

MEMOIRE DU PAYS

Glaudi Barsotti

Emili PAILHERET	2
Simin PALAY	3
Loís PALLY	4
Francés PASCAL	6
Loisà PAULIN	8
Totsants PAYAN	10
Fèlix PEISSE	11
Carles PELISSIER	13
Antonin PERBOSC	15
Alexandre PEYRON	17
Joan-Antòni PEYROTTE	19
Polidòr PFLUGER	21
Domenge PIAZZA	22
Loís PICHE	24
Amadiu PICHOT	26
Alèxis PIGALIO	27
Eugèni PLAUCHUD & Loís MAUREL & Carles DESCOSSE	29
Josèp POLLIO	31
Carles & Alexandre PONCY	32
Fèlix PORTAL	34
Enric POUPON	36
PUGET & Mariús RAMBAUD	38

LE JOYEUX TROBAIRE EMILI PAILHERET

Parmi les trobaires, un certain nombre, et non des moindres, appartiennent à la bourgeoisie, généralement de robe ou marchande. La plupart ont utilisé leur verve d'une manière parfois osée, mais tout à fait normale dans une société qui ne se sentait pas bridée par des convenances qui tendaient à masquer les petites mesquineries et les grosses saloperies qui se pratiquaient.

Certains cependant sont demeurés dans une réserve prudente à ce sujet, ce qui ne les a pas empêchés d'être de joyeux lurons. C'est ce que nous constatons avec le trobaire Emili Beneset Ciprian Pailheret.

Il est né à Trets (B-du-R), le 7 avril 1816, dans une famille bourgeoise dont les ancêtres étaient venus de Toulouse en 1484 et qui, depuis cette époque jusqu'en 1870, dirigea sans discontinuer l'étude notarial de la cité provençale où elle s'était établie.

Il fit d'excellentes études classiques au Collège d'Aix-en-Provence, puis à la Faculté des Lettres de l'ancienne capitale de la Provence, ce qui lui permettra à 72 ans, de réciter encore par cœur des chants entiers d'Homère en grec ! Ses études achevées, il entre dans l'administration de l'intendance militaire et il part pour l'Algérie peu après la conquête française de ce pays. Il y gagne, en raison de son savoir-faire et de son dévouement, l'amitié du général Bugeaud et du duc d'Aumale, ce qui hélas, n'est pas son plus beau titre de gloire étant donné la personnalité peu recommandable de ces deux tristes individus. Il rentre en France en 1848, et il est successivement employé à la Mairie d'Aix, puis du 6 mai 1850 au mois d'avril 1866, gardien-chef de la prison de cette ville, et à ce moment, il devient directeur de l'octroi, poste qu'il occupera jusqu'en 1879. Il travaille ensuite chez les procureurs Roux et Redortier, jusqu'en 1895. Il se retire alors à Marseille, auprès de sa fille et de son gendre, l'architecte Josèp Huot, lui-même écrivain occitan que je présenterai une autre fois. C'est là qu'il devait décéder le 15 décembre 1899.

D'abord trobaire, il se rallie sous l'influence de son gendre, au *Félibrige*, mais tout en conservant son genre populaire. Il a été l'un des fondateurs du groupement félibréen d'Aix, l'*Escolo de Lar (École de l'Arc)*.

Il est l'auteur de quelques galéjades et pièces de circonstances pleines de facilité et de bonne humeur. La plus connue, qui a eu une belle popularité et est entrée dans le folklore car généralement les personnes qui la déclament en ignorent le nom de l'auteur, est l'« Lo benidicite de la Taula » (« Le bénédicité de la table »).

Comme l'on sait, le bénédicité (du latin : benedicite, « bénissez »), est une prière latine qui dans les familles croyantes se récite avant le repas et dont le premier mot est « benedicite ». Dans ce cas, l'auteur dit qu'il va faire office de prêtre et dire lui-même le « benedicat ». Suivant les demandes, pour que soient bénis la maison où l'on est invité, l'hôte ou l'hôtesse, les radis, le jambon, les lapins et les coqs ! Les invités par dessus le marché, et puis il faut se mettre en train pour ne pas laisser le repas refroidir !

On comprend aisément le succès d'un tel benedicité qui peut être utilisé par tous, l'essentiel étant d'aimer la bonne chère et de faire honneur au repas !

Si tous les bourgeois qui ont écrit en occitan - et pourquoi pas en français ! -, avaient eu autant le sens de l'humour qu'Emili Pailheret, la vie, malgré ses peines, aurait semblé moins triste. Ce qui ne veut pas dire qu'il y aurait eu une collaboration classe. En tout cas, nous avons là un auteur dont l'œuvre est mince, certes, mais qu'il convient de ne pas oublier.

SIMIN PALAY, LE COMPAGNON DE LUTTE DE MIQUÈU CAMELAT

J'ai présenté dans ces colonnes le plus grand poète gascon de la génération d'écrivains occitans qui ont suivi Mistral, Miquèu Camelat (*La Marseillaise*, 25 avril 2002). Aujourd'hui je vais évoquer la figure de Simin Palay, son compagnon de lutte,.

Simin Palay est né le 29 mai 1874, dans le village de Castéide-Doat (Pyrénées-Atlantiques). Son père, Joan (1848-1903), était tailleur et écrivait en occitan gascon des contes l'ont rendu célèbre à partir de 1890. Il vient s'installer à Vic-de-Bigorre où Simin Palay, après des études à l'école primaire, exerce d'abord comme son père le métier de tailleur. Ayant acquis une certaine instruction, il devient en 1902, secrétaire de rédaction au journal *Le Patriote des Pyrénées*, à Pau. Il meurt à Gelos, près de Pau, le 22 février 1965.

Très jeune, il s'intéresse à la création en occitan gascon. En 1893, il fonde avec son ami Miquèu Camelat l'*Armanac Patoès (Almanach Patois)*, qui après des débuts difficiles, devient l'*Armanac deu bon Biarnés e dau franc Gascon (Almanach du bon Béarnais et du franc Gascon)*, et tirera à plus de 10 000 exemplaires ! En 1896, Simin Palay et Miquèu Camelat sont à l'origine de l'*Escòla Gaston Febús ((École Gaston Phoebus)*, association félibréenne toujours en activité. Il a eu une action publique plus importante que celle de Miquèu Camelat, car moins timide que ce dernier, plus doué pour les contacts humains, il a été musicien, parolier, orateur, conférencier, folkloriste, érudit, journaliste.

Son œuvre littéraire, très abondante, n'est cependant pas à la hauteur de celle de son compagnon de lutte. Il a écrit de nombreuses pièces de théâtre, mais celles-ci étaient destinées à des troupes félibréennes, et le répertoire en est facile, gai et moralisateur. Mais elles passent bien dans le public. Sa meilleure pièce est « Lo rèi malurós » (« Le roi malheureux », d'après un conte recueilli par Joan-Francés Bladé.

Comme poète lyrique, il a fait preuve d'un certain talent, surtout dans le genre dramatique et la chanson. Cependant, malgré quelques moments d'art véritable, il s'inspire de la production félibréenne influencée par le romantisme et le parnassisme français. Les clichés sont nombreux et les sentiments intimes font défaut. Plus intéressant est son roman « Los tres gojats de Bòrdabielha » (« Les trois garçons de Bordebielle »)(1934) présentant la vie d'une famille bourgeoise terrienne vers 1848, qui comporte une tentative d'analyse sociale.

Il a rédigé un « Dictionnaire du béarnais et du gascon moderne » (1932), réédité par le CNRS dans les années 1980, qui constitue un travail fondamental pour l'établissement du grand dictionnaire occitan en cours de réalisation.

Il a dirigé la revue *La Votz de la Terra (La Voix de la Terre)*, de 1909 à 1914 et les *Reclams de Biarn e Gasconha (Echo de Béarn et de Gascogne)*, revue qui continue de paraître ; il a collaboré à de très nombreuses publications, tant en occitan qu'en français.

Il a été coopté majoral du Félibrige en 1920. S'il n'a pu égaler Miquèu Camelat, il a néanmoins été un bon ouvrier qui a préparé l'occitanisme en Gascogne.

LE COMMISSAIRE DE MARINE LOÏS PALLY

Nombreux sont les hommes qui appartenaient soit aux professions nécessitant un apprentissage, soit à celles liées à l'administration, qui ont illustré la culture occitane. Cela s'explique par le fait qu'ils disposaient de certains loisirs et que leur niveau social était plus élevé que celui des simples ouvriers non spécialisés. Par ailleurs, ils se sentaient plus directement impliqués dans la défense du pays et donc de sa langue et de sa culture.

C'est le cas de Loïs Pèire Pally. Né à Marseille le 27 mai 1851, il est décédé postérieurement à 1911, année de la parution du dernier ouvrage qu'il a publié. Il était sous-commissaire dans l'administration de la marine, et à ce titre il a effectué de nombreux séjours tant sur la mer du Nord, à Boulogne-sur-Mer, qu'en Méditerranée, au Martigues, à Sète et évidemment à Marseille, où il s'est retiré au moment de la retraite.

Comme tout bon Marseillais de l'époque, sa langue naturelle est l'occitan, et il semble qu'il a dû s'intéresser assez tôt à celle-ci. Probablement à l'occasion de banquets à la fin desquels il était de tradition de chanter, de déclamer quelques vers ou de raconter des histoires. C'est en 1894, qu'avec Modeste Touar, autre employé de l'administration de la marine, qu'ils décident de fonder un journal écrit tou en occitan marseillais, *Lo Sant-Janenc (L'habitant de Saint-Jean)*.

Il en est le directeur cependant que Modeste Touar est le rédacteur en chef. Ce journal paraît avoir été créé pour contrebalancer l'influence de *La Sartan (La Poêle)*, le journal satirique de Pascau Cros, beaucoup plus engagé malgré qu'il se prétende apolitique. La preuve en est le programme minimaliste qui est présenté dans le premier numéro et qui, heureusement, sera tourné lorsqu'il s'agira de faire une peinture de la vie des classes populaires marseillaises. Mais *Lo Sant-Janenc* ne reçut qu'un accueil mitigé car il était loin de valoir *La Sartan*, et il disparut en décembre 1894. Il est certain que l'idéologie réactionnaire qu'il véhiculait correspondait à celle de ses fondateurs.

Et d'ailleurs, dès le numéro 2, Loïs Pally s'en prend aux anarchistes. C'est là en tout cas que Loïs Pally qui signait généralement sous le pseudonyme de Loïs Pila, a commencé à écrire régulièrement en occitan. Il s'essaie tant à la prose, surtout celle ayant trait à l'actualité, qu'à la versification. Et lorsque *Lo Sant-Janenc* disparaît, il collabore à l'*Armanac Popolari dei Bastidas e Cabanons (Almanach Populaire des Bastides et Cabanons)* et à *La Sartan* qui est décidément incontournable.

En 1911, il publie une comédie en un acte et en vers, « Lenga de barroulha » (« Langue de fanfaron », histoire classique d'un amour contrarié qui s'achève bien).

Surtout, à la fin de la même année, il publie également à compte d'auteur, un ouvrage qui fera date en ce qui concerne tant l'écologie que l'histoire de la région marseillaise : « Pèis e pescas dau gof de Marselha » (« Poissons et pêches du golfe de Marseille »).

Entièrement rédigé en occitan, ce livre présente tous les poissons et crustacés du golfe de Marseille avec leurs noms locaux, leurs mœurs, les endroits où on peut les pêcher et également les divers instruments à utiliser pour cela. Il est en outre bourré de détails historiques et topographiques. La préface en était de Pèire Mazière, autre trobair marseillais dont j'ai déjà parlé dans ces colonnes. De plus, le vocabulaire occitan de la pêche et plus largement de la mer, en est remarquable : un véritable petit dictionnaire !

Et si les poèmes et les textes en prose rédigés par Loïs Pally sont finalement assez secondaires et peuvent être négligés, on peut dire qu'avec cet ouvrage il a réussi un coup de maître qui a fait de lui un écrivain incontournable de notre culture. Et pourtant il n'a traité finalement que de technique. Mais avec un grand talent.

Je n'insiste pas et je vous recommande cet ouvrage qui n'est malheureusement plus disponible, sinon en bibliothèque. Peut-être pourrait-on en envisager une réédition ?

Une demande pour finir : si certains de nos lecteurs possédaient des renseignements sur Loïs Pally, et en particulier sur la date de sa disparition, je les remercie de m'en informer. Dernière précision qui peut orienter les recherches : sur la fin de sa vie, il habitait au 22 ou au 24 du boulevard Blain, à Château-Gombert, dans la banlieue marseillaise.

L'ABBÉ FRANCÉS PASCAL

La montagne provençale, en l'occurrence les Alpes du Sud, à partir du Trièves et du Vercors qui sont de langue occitane, a donné un certain nombre d'écrivains à notre littérature nationale. J'en ai déjà présenté quelques-uns de la région de Forcalquier. Aujourd'hui, c'est vers les limites géographiques de notre ethnie que je me dirige, avec l'abbé Francés Pascal.

Francés Josèp Celestin Pascal est né à l'Épine, petit village situé à une dizaine de kilomètres de Serres, dans les Hautes-Alpes, le 17 mai 1848. Il est issu d'une famille de cultivateurs aisés, et tout enfant, à une époque où chacun devait gagner sa vie, il a gardé les moutons. Curieusement, il a conservé un mauvais souvenir de cette période, en raison peut-être, du fait qu'il n'était pas en très bonne santé. Mais la promotion sociale est là puisqu'il entre au séminaire et qu'à la sortie, il est nommé vicaire à Chorges où il reste une année. Il passe ensuite à Ancelle, dans le Champsaur, avant de venir à Gap. Nommé curé de Méreuil en 1888, il retourne à Gap en qualité d'aumônier du lycée de cette ville, poste qu'il conserve jusqu'en 1908. Il meurt à Gap le 24 mars 1932, dans ses 84 ans.

C'est en 1879 qu'il publie un ouvrage de contes, « Una nia dau país » (« Une nichée du pays »), dans son occitan de la montagne qu'il connaît parfaitement car c'est sa langue maternelle et il l'a déjà pratiquée dans ses variantes lors de ses nominations successivement dans les Hautes-Alpes qui lui ont permis de sortir du localisme. On ne sait comment lui est venue l'idée d'écrire en occitan, et lui-même ne s'est guère expliqué sur cela. Peut-être la gloire de Mistral y est-elle pour quelque chose ?

Ce n'est pas certain, mais par contre, Victor Lieutaud, que j'ai présenté dans ces mêmes colonnes, qui vit à Volonne, près de Sisteron, a en main « Una nia dau país » lorsqu'il est édité. Il contacte l'auteur pour l'encourager à continuer à écrire. Il recommande Francés Pascal à Mistral, et ce dernier met au courant Leon de Berluc-Pérussis que j'ai également présenté ici, de l'existence de ce nouvel écrivain d'oc. Il lui demande de le conseiller. Ce que fera Berluc-Pérussis qui deviendra l'ami de notre abbé.

Francés Pascal, s'il écrit en occitan, est aussi un bon organisateur et un homme d'action. Il est coopté majoral du *Félibrige* en 1881, ce qui permet à ce mouvement de s'implanter dans une région qui jusque-là lui était à peu près fermée. Il fonde la même année une association félibréenne, l'*Escòla de la Montanha* (*École de la Montagne*), et c'est avec l'aide de celle-ci dans laquelle il est parvenu à rassembler une partie de l'intelligentsia locale, qu'il organise la Santa-Estèla (Sainte-Estelle), fête annuelle du *Félibrige*, à Gap les 23 et 24 mai 1886.

En 1878, il s'attelle à un gros travail : la traduction de « l'Iliade », le poème d'Homère, en vers occitans, à partir de l'original grec. Le premier chant figure d'ailleurs dans l'ouvrage « Una nia dau país », et il sera repris dans le journal d'Aix-en-Provence, *Lo Brusç* (*La Ruche*) avec le second chant. La publication de la totalité de « L'Iliada », qui comporte 14 chants, fut achevée en 1904. C'est la même année que paraît « Las fatorguetas » (« Les petites sornettes »), ouvrage de plus de 300 pages qui contient toutes sortes de textes d'inspiration historique, humoristique et morale.

En outre, Francés Pascal a donné quelques textes moins importants et il a collaboré à différentes revues. Mais, après son départ du lycée de Gap, en 1908, il se retirera presque totalement de la vie publique. Ultérieurement, ce sont ses amis qui publieront encore quelques-unes de ses poésies.

L'inspiration de Francés Pascal n'est pas très originale, mais il a su présenter son amour de sa terre maternelle, la montagne de la Haute Provence. Dans une versification simple et classique, il a dépeint la dureté de la vie dans cette région à une époque où l'on vivait encore en autarcie ou presque. Ce, sans oublier d'y faire passer l'humour. La langue utilisée est excellente et elle s'est améliorée au fur et à mesure que l'écrivain prenait du métier. Ces textes constituent aujourd'hui une excellente introduction pour présenter un pays que le phénomène des sports d'hiver a totalement transformé. Et un bon support pour l'enseignement de l'occitan alpin.

LA POÉTESSE LOÏSÀ PAULIN

L'Albigeois, dont le nom est surtout connu en raison de la croisade qui dévasta l'Occitanie centrale, est l'une des régions qui a fourni le plus d'écrivains à la culture d'oc. Et aussi l'un des noms les plus prestigieux de la civilisation, en l'occurrence Joan Jaurés, que certains qui se disent ses disciples semblent aujourd'hui renier. Parmi les meilleurs poètes sortis de cette région, nous devons retenir la figure de Loïsa Paulin.

Celle-ci est née dans une famille paysanne, à Réalmont, près d'Albi, le 2 décembre 1888, elle se voue à l'enseignement. Institutrice dans divers villages du Tarn, elle devient professeur à l'école Primaire Supérieure de Tulle (Corrèze). Elle retourne à Albi en 1930, où une longue maladie qui la privera progressivement de la vue et de toute liberté de mouvement, l'oblige à prendre une retraite anticipée en 1932. Elle revient alors à Réalmont ; elle y meurt après de longues souffrances, le 23 avril 1944.

C'est en 1928, durant son séjour à Tulle qu'elle écrira ses premiers poèmes en français qui seront publiés par la revue *La Vie Limousine*. Les loisirs procurés par sa retraite forcée lui permettront de prendre conscience de ses dons et ses poèmes français, simples, dépouillés, qui font souvent appel aux comptines populaires, lui permettent alors d'être distinguée dans plusieurs pays.

Elle se met à écrire en occitan sous l'influence d'Andrieu-J. Boussac, d'Albi, et de l'abbé Josèp Salvat, de Toulouse, qui dirige la revue occitane *Lo Gai Saber (Le Gai Savoir)*. En 1940, paraît son recueil « Sòrgas » (« Sources »), suivi de « La ronda dels mòrts » (« La ronde des morts ») l'année suivante, et « Fresca » (« Fresque ») en 1942.

« Sòrgas » est dédié à Antonin Perbosc (*La Marseillaise*, 30 novembre 2002), car c'est en effet grâce à l'*Escòla Occitana (École Occitane)*, que Loïsa Paulin a retrouvé sa langue et sa fierté occitane. Ce qu'elle dit dans une note biographique inachevée : « *Mon pays est l'Albigeois et ma langue maternelle n'est pas le français, mais la langue d'Oc. C'est en langue d'Oc que j'ai entendu les premiers vers, ceux de nos chansons populaires. Puis en latin, à l'église, qui a été pour mon enfance un prestigieux théâtre. J'ai appris le français à l'âge de 7 ans, et la poésie française m'a été révélée par des poèmes de Ronsard que des soldats de passage dans notre petite ville, Réalmont, au cours des grandes manœuvres, aimaient lire.* » C'est ce qui explique que ce soit avec un égal bonheur que Loïsa Paulin se soit exprimée en français et en occitan dont elle a écrit : « *C'est la langue même de la poésie.* »

Héritière de la grande poésie post-romantique et symboliste, on reconnaît en elle la contemporaine de Paul Valéry ou d'Apollinaire, et elle s'est passionnée pour Rijke. Mais à côté de cette solide culture littéraire, elle a une connaissance remarquable de la musique et un goût très délicat qui explique la réussite exceptionnelle de son œuvre poétique. Elle donne un ton nouveau et pathétique à des thèmes qui avaient été gâtés par la grandiloquence félibréenne.

Le malheur des temps et l'arrivée des troupes d'occupation allemandes la sensibilisent à l'histoire de la Croisade albigeoise où elle rejoint Aragon dans ses écrits, et lui inspirent de très beaux poèmes dont « Violonaire d'infèrn » (« Violoneux d'enfer »). Il s'agit là d'un authentique chant de résistance.

En 1984 est publié « Direm a la nòstra nena » (« Nous dirons à notre fillette »), qui est une berceuse pleine de tendresse et de philosophie.

Une association, *Les Amis de Louïsa Paulin*, et les éditions *Vent Terral*, ont procédé à des rééditions des textes de Loïsa Paulin ainsi qu'à la publication de divers inédits, tant en français qu'en occitan.

Loïsa Paulin, malheureusement venue tard à l'écriture occitane, nous a laissé quelques poèmes qui sont les plus purs de son temps. Un auteur à lire et à relire.

L'OUVRIER TONNELIER TOTSANTS PAYAN

Faisons un retour en arrière, vers le Second Empire, encore que le succès de son œuvre se soit prolongé jusqu'à sa disparition à la fin du XIX^e siècle, avec la figure de Totsants Martin Payan.

Il est né à Marseille, le 2 mai 1813, et est mort dans cette ville le 28 décembre 1893, à l'âge de 80 ans. Au témoignage d'un contemporain qui le connut vers 1880, il était très grand, très gros, avec une face glabre. L'air bon enfant, il avait, lorsqu'il parlait, la langue un peu épaisse, et on se demandait si c'était bien lui qui avait écrit les chansonnettes et les déclamations comiques qui avaient amusé et continuaient d'amuser les Marseillais !

Ouvrier tonnelier de son métier, ce qui était l'une des professions protégées et qualifiées de l'époque, il appartenait à ce que l'on appelle l'aristocratie ouvrière. Cependant, tombé dans la misère, il fut recueilli à l'hospice de la Charité, et lorsque celui-ci ferma, il passa à l'hospice Sainte-Marguerite où il est décédé.

Totsants Payan commença à se faire connaître dans les années 1850. Le succès fut rapidement au rendez-vous, car on trouvait dans ses productions un esprit vif et réaliste qui évoquait la vie marseillaise d'alors, mais prise d'une façon comique, caricaturale.

Il les interprétaient parfois lui-même, mais le plus souvent, c'étaient des artistes occitans de renom, tels Brossard, David ou Revertégat qui s'en chargeaient. C'est ainsi qu'elles eurent les honneurs de scènes réputées comme l'Alcazar, le Casino (qui devint plus tard le théâtre des Variétés) ou le Château des fleurs. Sans parler bien sûr, des tréteaux des quartiers de Marseille. Elles étaient en outre diffusées au moyen de feuilles volantes qui se vendaient un peu partout.

Bien que Totsants Payan ne fasse pas, et cela se comprend en raison de la situation, de « politique », il prenait parti par le moyen de la satire. Ainsi, dans « L'ouvrier malurós » (« L'ouvrier malheureux »), où il traite d'une façon comique mais fort engagée, de la catastrophe que constitue le chômage pour l'ouvrier. Ou dans le dialogue entre un riche et un paysan, ce dernier expliquant de quoi est faite la soupe des riches : « D'unei que l'a, mossur, cresent que lei restaure, la fan totei lei jorns de la susor dau paure » (« Certains, monsieur, croyant que cela les restaurent, tous les jours la font de la sueur des pauvres. »).

Par ailleurs, Totsants Payan a collaboré à diverses revues occitanes, dont en particulier *Lo Rabalhair* (*Le Ramasseur*), qui devait devenir *Lo Caçaire* (*Le Chasseur*) en 1862-64, et plus tard au *Tròn de l'Èr* (*Le Tonnerre*), fondé par Père Mazière avec le concours d'Antida Boyer, le futur député socialiste de Marseille, qui parut de 1877 à 1882.

A côté de ses déclamations et de ses chansonnettes, Totsants Payan a aussi donné des poèmes, d'une valeur inégale, mais qui sont toujours écrits dans une langue excellente. En effet, il utilisait un occitan marseillais très pur, tant pour ce qui est du vocabulaire que de la syntaxe. Parfois, il a aussi usé du français, mais assez rarement. Ses productions dans cette langue qu'il avait apprise, sont passables pour ne pas dire mauvaises, et elles peuvent être négligées.

Il est un artisan de notre culture à ne pas oublier, surtout en ce moment où l'on cherche à effacer notre mémoire pour mieux nous domestiquer.

L'INSPECTEUR DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES FÈLIX PEISE

Parmi les trobaires qui furent les adversaires les plus déterminés du *Félibrige*, figure le Toulonnais Fèlix Peise. Celui-ci a connu une certaine notoriété en basse Provence en raison de son œuvre qui a touché les milieux populaires.

Fèlix Loïs Carles Peise est né à Toulon dans une famille de la bourgeoisie aisée le 7 septembre 1820. Il accomplit des études secondaires au Lycée de sa ville natale, et lorsqu'elles sont terminées, il entre dans l'administration des contributions indirectes dans laquelle il obtiendra le grade d'inspecteur. Il sera notamment en poste à Sisteron, Marseille, Draguignan, et finalement Toulon. C'est là qu'il meurt le 21 décembre 1878.

Il commence très tôt à écrire en occitan. En effet, on trouve son premier texte dans le journal de Josèp Desanat, *Lo Bolhabaissa (La Bouillabaisse)*, du 15 octobre 1841, ce qui laisse supposer qu'il devait rimer depuis déjà un certain temps. Je dis « rimer », car la renaissance occitane du milieu de XIX^{ème} siècle s'accomplit dans l'écrit essentiellement à travers des poèmes et des chansons.

Lors de son séjour à Marseille, il entre en contact avec les trobaires qui avaient l'habitude de se réunir le dimanche matin dans la boutique de Mariús Féraud, qui éditait des chansons provençales. Là, venait aussi Gaston Crémieux, qui devait être fusillé en novembre 1871, pour sa participation à la Commune de Marseille et qui venait de publier une chanson qui eut un gros succès à l'époque, « Arthur et sa tante ». Féraud avait entrepris la publication du journal *Lo Rabalhaine (Le Ramasseur)*, devenu ensuite *Lo Caçaire (Le Chasseur)*, auquel Fèlix Peise apporta une collaboration abondante. Il faut dire qu'à l'époque la polémique entre le *Félibrige* naissant et les trobaires, battait son plein, les seconds accusant les premiers d'avoir une orthographe et une langue incompréhensibles ! Sans entrer dans le détail, disons que les torts étaient partagés car si les félibres avaient une certaine position élitiste, il n'en reste pas moins que les trobaires, certes plus près du peuple car en étant issus, pratiquaient parfois la facilité. Mais il ne s'adressaient pas au même public, celui des félibres étant rural (mais les paysans lisaient peu !), mais en réalité plutôt bourgeois, celui des trobaires urbain et populaire. Toujours est-il que dans *Lo Caçaire*, Fèlix Peise mène une bataille acharnée contre le *Félibrige*.

À ce moment, il se lance aussi dans la création théâtrale avec « Leis amors de misè Cotau » (« Les amours de madame Cotau »), vaudeville créé au théâtre deu Gymnase, à Marseille, le 9 mars 1867 et qui connaîtra 52 représentations consécutives, sans parler bien entendu des reprises jusqu'aux alentours de 1950. C'est loin d'être un chef-d'œuvre mais c'est une histoire plaisante où l'essentiel est d'amuser ce qu'il a parfaitement réussi. Plus tard, il donnera en collaboration avec Celestin Senès une autre pièce à succès, « Un pin fa un pin » (« Un pin fait un pin »).

La plupart des textes de Fèlix Peise paraissaient sous le pseudonyme de « Barjamau » (« Parlemaal ») ou « Cascavèu » (« Grelot »), ce qui montre bien cette intention d'amuser le lecteur ou le spectateur. Mais, sur le plan politique, Fèlix Peise était un fieffé réactionnaire. Car auprès de ses textes plaisants et malgré sa prétention d'écrire pour le peuple, la haine de ceux qui demandent un peu plus de justice, transparait. Notamment au moment de la Commune et dans la période suivante de l'Ordre Moral. C'est ainsi qu'il écrit des textes politiques en occitan qui sont publiés par les journaux du Var et aussi dans l'ouvrage « Lei talonadas de Barjamau ambé aquelei de Cascavèu » (« Les plaisanteries de Parlemaal et de Grelot »), qui a fait l'objet de 3 éditions.

En 1876, il publie un almanach bilingue, trilingue si nous ajoutons un poème en latin (!), *Lo Franc Provençau (Le Franc Provençal)*, dans lequel il accepte la liberté graphique pour tous les auteurs et amorce un rapprochement avec le *Félibrige* dont l'influence dans le

Var est devenue incontournable. En outre, il accomplit le tour de force d'y faire participer des collaborateurs de toutes les tendances politiques. *Lo Franc Provençau* sera continué après la mort de Fèlix Peise puisqu'il ne disparaîtra que vers 1890.

Si malgré ses positions rétrogrades, Fèlix Peise n'a pas pu mener une véritable action populaire, à partir de la publication de *Lo Franc Provençau*, les choses ont changé car les auteurs y étaient tenus à un certain œcuménisme. Ce qui a fait oublier le passé et a permis de choisir dans l'œuvre de Peise ce qui convenait au lecteur, car certains de ses textes sont encore très lisibles.

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE CARLES PÉLISSIER

La terre d'Aude, outre le linguiste Loïs Alibert, normalisateur de l'orthographe occitane moderne, a donné de nombreux écrivains à la littérature occitane. Aujourd'hui je vais présenter celui que l'on peut considérer comme le premier romancier contemporain valable de cette région, en l'occurrence Carles Péliissier.

Il est né La Palme, village situé entre Leucate et Port-la-Nouvelle, le 18 mars 1854, dans une famille de la petite bourgeoisie. Après avoir fréquenté l'école du village, il est placé comme interne au Petit Séminaire de Carcassonne où il aura pour professeur notamment le futur auteur occitan du « Lutrïn de Ladèrn », Aquile Mir (*La Marseillaise*, 27 septembre 2005) qui n'était pas encore entré à cette époque dans l'écriture. Elève appliqué et sérieux, aimant les arts, les lettres et l'histoire, il est encouragé par ses maîtres et poursuit ses études à la Faculté de Montpellier dont il sort vers 1880, avec le titre de docteur en médecine. Et ce sera le métier ingrat et difficile de médecin de campagne qu'il exercera dans son village jusqu'à son décès survenu le 8 octobre 1927. Il s'était marié avec une jeune fille de Roquefort des Corbières, qui lui donna deux filles.

Carles Péliissier, était passionné de musique et pour cette raison il harmonisait les partitions jouées par la *Lyre de la Palme*. Il s'intéressa tout d'abord au passé de sa région. Membre correspondant de la *Société Archéologique de Narbonne*, il est à l'origine avec l'archéologue Teodòr Marty, de l'identification du tracé de la grande route romaine impériale entre Roquefort et Leucate. Pour lui, l'occitan était la langue qu'il utilisait normalement dans toutes les circonstances de la vie, et cela explique pour partie qu'il n'ait commencé à l'écrire que tardivement, au début du XXI^{ème} siècle, après qu'il eut fait la connaissance d'un autre médecin du village voisin de Saint André de Roquelongue, Pau Albarel (*La Marseillaise*, 29 mai 2003), qui écrivait déjà dans notre langue.

Mais désormais, après avoir participé aux divers concours littéraires organisés dans la région, il ne cessera pas de produire. En 1911, il sera, précisément avec Pau Albarel, l'un des fondateurs de l'association félibréenne la *Cigala Narbonesa (Cigale Narbonnaise)*. Il collaborera sous le pseudonyme de « l'Ermita de Sant-Brancat » à chacun des numéros de la revue de même nom publiée par l'association.

Outre quelques poésies en français, il y a donné des poèmes en occitan, des articles d'actualité divers, des proverbes et des fables. De plus, il collabora tant en vers qu'en prose à l'*Almanac Narbonés (l'Almanach Narbonnais)*.

Par ailleurs, il a donné deux petites pièces de théâtre sans prétention, destinées surtout à amuser un public populaire : « Rasigòt a çò del dentista » (« Rasigot chez le dentiste »), jouée pour la première fois à Narbonne, et « Lo Francimand » (« Celui qui essaie de parler français »), qui a été jouée à La Palme et à Sigean.

Mais, c'est surtout son roman de plus de 300 pages, « La Clòta » publié en 1918 qui mérite de retenir notre attention. La Clòta est un vallon situé près de Roquefort, qui au temps de la domination romaine, possédait une auberge qui servait de relais sur la Via Domitia qui allait de Narbonne en Espagne. Partant de ces bases historiques, Carles Péliissier a écrit un roman qui se déroule en l'an 68 de notre ère et qui nous conte les amours de la fille d'un ouvrier de l'auberge avec un jeune Celte. Si la langue de l'auteur manque parfois de rigueur, ce roman bâti sur des recherches archéologiques sérieuses fait l'objet d'une technique du récit consommé qui le distingue de la facilité félibréenne de l'époque. Très bon observateur, il sait parfaitement manier le romanesque en utilisant un style aisé, simple et agréable. Ce roman est un réussite.

Il en est de même à un moindre degré avec « L'uelh de la Ponsa » (« L'œil de Pons »), légende dont l'action si située au moyen-âge, publié en 1925.

Entre 1910 et sa disparition en 1927, Carles Pélissier a été aussi, avec Pau Albarel, l'un des animateurs principaux de l'action culturelle occitane dans la région narbonnaise.

Si sa poésie, assez fade, peut être négligée, on ne peut faire l'impasse sur ses œuvres en prose, et en particulier sur le roman « La Clòta ». Il est à souhaiter qu'une réédition de ce texte soit entreprise.

ANTONIN PERBOSC OU L'OUVERTURE SUR LA MODERNITÉ

Parmi les écrivains de la génération qui a immédiatement suivi Frédéric Mistral, celle des auteurs nés vers 1860, quatre grands noms sont à retenir : le Marseillais Valéri Bernard et le Gascon Miquèu Camelat que j'ai déjà présentés dans ces colonnes, le Languedocien Antonin Perbosc dont il sera question aujourd'hui, et le Limousin Pau Loïs Grenier, que j'évoquerai une autre fois. Si au départ, ces créateurs se sont inspirés de Mistral, ils ont su ensuite se libérer de l'influence de ce maître incontesté pour faire une œuvre originale.

Antonin Perbosc est né dans une famille paysanne, à Labarthe, en Bas Quercy (Tarn et Garonne), le 25 octobre 1861. Après des études secondaires, il débute comme instituteur adjoint à Saint Nicolas de la Grave, dans le Tarn et Garonne, en 1881-82. Il passe à Arnac où il ne reste qu'une année. Il va à Lacapelle-Livron jusqu'en 1887 : c'est là qu'il commence à s'intéresser à l'histoire et à la géographie locales, écrivant une monographie de ce village. Il commence aussi à utiliser l'occitan dans son enseignement ce qui lui vaudra en 1890 un rappel à l'ordre d'un fasciste en puissance, l'Inspecteur d'Académie de Montauban, un triste individu appelé J. Pouillot. Bien entendu, Antonin Perbosc doit se plier à ce dictat dans la ligne des futures lois de Nuremberg mais en le tournant. D'ailleurs, à côté de collaborateurs du racisme, il faut souligner que de nombreux enseignants sauvèrent comme Perbosc l'honneur de la laïcité et de la liberté qui ne faisait qu'appliquer les préceptes de Joan Jaurès avec qui il entretenait des relations, sur l'enseignement de l'occitan. Il reste quinze ans instituteur à Camberouger, de 1893 à 1908, et c'est là que son travail sur la création populaire avec un programme de recherches sur le savoir populaire confié aux élèves, va se systématiser. On peut dire qu'il sera l'un des précurseurs de Celestin Freinet. La retraite venue, il va vivre à Montauban où il décède le 6 août 1944.

Ce qui frappe chez Antonin Perbosc c'est l'unité de sa vie qui relie son métier d'instituteur et sa recherche linguistique et ethnographique. Mistral a immédiatement senti le génie de l'homme lorsqu'il le fait coopter en 1892 majoral du Félibrige, alors qu'il n'a écrit que la monographie précitée. Et effectivement, c'est seulement à partir de ce moment qu'il se consacre vraiment à l'écriture occitane. Sa première œuvre publiée en 1902 est « Remembrança » (« Souvenir ») dans laquelle il emprunte les clichés du nationalisme occitan de l'époque et de la geste troubadouresque. Suit en 1908 « Guilhem de Tolosa » (« Guillaume de Toulouse ») dans le même registre. Mais « Lo gòt occitan » (« La Coupe Occitane »), pourtant de la même époque, sous le signe du vin, tranche par son entrée dans une mystique païenne. Ces poèmes sont liés aux travaux des paysans et à la communion avec les hommes et la nature. Suivront d'autres recueils de poèmes : « L'arada » (« Le sillon ») en 1906 et un dernier recueil posthume, en 1970, « Lo libre del campèstre » (« Le livre des champs ».)

Avec la vieillesse, ou plutôt la retraite, Antonin Perbosc se renouvelle. En effet il se fait conteur en vers et d'une façon tout à la fois classique et originale avec par exemple pour "Lo libre dels ausèls" (« Le livre des oiseaux ») et « Lo segond libre dels ausèls » (« Le second livre des oiseaux »), écrits pour sa petite fille, comme dans « Lo gòt occitan », une ouverture sur la nature dans laquelle tout être a droit à la vie. Des fables écologiques avant que le mot ne devienne à la mode !

Il y ajoute bientôt une autre série de contes en vers dans lesquels il imite le fonds français des fabliaux qu'il occitanise. La verdeur des propos et l'humour qu'on y trouve sont en rapport avec sa robuste santé et avec une vision optimiste de la vie. Ainsi, il publiera en 1936 ses « Fablèls » et « Fablèls calhòls » (« Fabliaux », « Fabliaux grivois »).

Les modèles littéraires de Perbosc sont peu nombreux. Il y a Mistral évidemment, dans son côté lyrique Les Parnassiens français et les auteurs de la Renaissance. Mais, malgré ce qu'ont prétendu ses détracteurs lorsqu'il a mis en œuvre dans les années 1900 l'orthographe

moderne de l'occitan, il emprunte très peu aux Troubadours. Il utilise tout au contraire une langue populaire, riche, souple, avec une syntaxe typiquement occitane. Il s'en expliquera d'ailleurs en 1936 dans la préface de « La legenda d'Esclarmonda » (« La légende d'Esclarmonde ») de Valèri Bernard : il y montre que l'unité de l'occitan est la somme de ses parlers vivants dont aucun n'est supérieur à l'autre et il démontre que la démocratie linguistique est inséparable de la démocratie tout court., Cela ne fait pas évidemment l'affaire des amis de Le Pen et du FN qui parviennent parfois à tromper des personnes honnêtes qui ignorent ce qu'est une langue et ne peuvent donc répliquer à ce qu'ils ressentent pourtant comme une tromperie.

Antonin Perbosc était l'ami d'un autre grand Quercynois, le sculpteur Antòni Bourdelle, né à Montauban en 1861, mort en 1929, avec qui il a entretenu une étroite correspondance. Voici un extrait de ce que ce dernier lui écrivait le 17 juin 1914 : "Ce sens d'un langage natal qui embellissait nos nourrices, qui, sans que je l'aie étudié, allait si bien à mon enfance indépendante, a fait beaucoup la couleur de mon art. Que je le veuille ou non, si j'écris et si je parle un français hasardeux d'autodidacte, je sculpte en langue d'Oc. Il n'y a pas d'hésitation possible. Il faut tout faire pour retrouver les mots d'Oc plein, tout le reste est fleurs de papier qui n'ont aucun parfum de terre".

Pas besoin de commentaires. Et avis aux renégats ! Je vous laisse avec Antonin Perbosc.

LE POÈTE ALEXANDRE PEYRON

À partir de la fin du XIX^{ème} siècle et du commencement du XX^{ème} siècle, parmi les créateurs littéraires occitans ralliés au Félibrige, un renouvellement s'accomplit et certains auteurs se libèrent de l'influence mistralienne qui parfois allait jusqu'au pastiche, et en tout cas, constituait une entrave à une création originale.

Parmi les auteurs qui ont participé à ce renouvellement, l'un d'entre eux, disparu très jeune, est particulièrement intéressant. Il s'agit d'Alexandre Peyron. Il est né le 11 février 1889, à Lamanon (B duR), près de Salon, d'une mère gasconne et d'un père provençal qui était artificier. Son grand-père avait été l'un des introducteurs de l'art de la pyrotechnie en Provence. D'une santé fragile, il ne peut pousser très loin ses études mais néanmoins s'initie au latin sous la direction du curé du village. Sa mère devenue veuve, il dirige avec elle la petite entreprise de pyrotechnie héritée de son père. Il effectue son service militaire en Corse. Lors du déclenchement de la guerre impérialiste de 1914, à la mobilisation, en raison de sa santé précaire, il est versé dans le service auxiliaire. Mais, très patriote dans le sens nationaliste du terme, car intégré comme la plupart des Français à l'époque, au système dominant, après maintes démarches il parvient à se faire verser dans le service actif. Mais il ne peut parvenir au front car il décède à l'hôpital de Vincennes, le 2 avril 1916, emporté par une néphrite.

À peu de distance de Lamanon se trouve Lançon, berceau d'Emmanuel Signoret, poète en français qu'admire Alexandre Peyron. Il semble que cette admiration ne soit pas étrangère à la vocation de ce dernier pour la poésie. D'ailleurs, à son adolescence ses vers français précèdent ses vers provençaux. Mais d'autres jeunes avec qui il entre en rapport, se sont mis à l'écriture occitane, notamment Sully-André Peyre et Alari Sivanet, qui ont fondé le journal provençal *La Regalida* (*Le feu vif et clair*) en 1909. Et il s'engage totalement dans la défense de notre culture et de notre langue. Il ambitionne de parvenir à une renommée littéraire depuis la publication, la même année, de son premier poème « Non es mòrta Mirèlha » (« Mireille n'est pas morte »), suivie de sa participation à de nombreux concours dans lesquels il est régulièrement récompensé.

En 1914 paraît son recueil « Lo Poèma dei Solitudas » (« Le Poème des Solitudes »), qui est le dernier ouvrage en occitan imprimé avant la guerre de 14. Il est préfacé par Mistral, ce qui constitue une sorte de reconnaissance de la valeur de l'ouvrage qui comporte quatre parties : la solitude dans la tristesse de la vie personnelle, la solitude dans l'amour après une déception sentimentale, la solitude dans l'espoir qui est inhérent à la vie des hommes, enfin dans la quatrième partie figure des poèmes plus conventionnels sur des sujets félibréens et provençaux. On peut dire que les textes du « Poèma dei Solitudas », constituent un excellent résumé de la poésie d'Alexandre Payron. Une solitude qui baigne dans la tristesse et la mélancolie, qui certes est présente chez divers félibres, mais qui chez lui domine largement. Cependant, ce pessimisme qui pourrait être désespérant, est sauvé par la foi en l'avenir du pays et de sa civilisation, et aussi par l'amour de Dieu. Car Alexandre Peyron, poète romantique qui pourtant échappe curieusement au romantisme, ce qui n'est pas courant, est croyant. Et cette poésie est en rupture avec la poésie félibréenne car elle est aristocratique et aux antipodes d'une poésie qui n'est pas populaire ou plutôt populiste, les félibres ayant fait généralement, surtout à cette époque, essentiellement des textes de cette nature.

Très félibre par son action, censément "populaire", et par la complaisance dans la douleur, Alexandre Peyron échappe grâce à son art, au Félibrige de son temps. Ce qui correspond d'ailleurs à la ligne que suivra son ami et contemporain, Sully-André Peyre, qui après l'essai du journal *La Regalida* et une autre tentative avortée, publiera de 1921 à sa mort,

en 1961, le journal *Marsyas* qui participera à l'accueil des poètes de qualité tant français que provençaux.

Outre sa collaboration à *La Regalida*, Alexandre Peyron a également écrit dans *Provença ! (Provence !)* et dans de très nombreuses revues félibréennes.

Sa disparition a constitué une grosse perte pour la littérature d'oc dont il était l'un des meilleurs espoirs, encore que l'on ne puisse présager de l'avenir.

JOAN ANTÒNI PEYROTTE, LE TROBAIRE-TERRALHIER

À partir des années 30-40 du XIX^{ème} siècle, un phénomène se produit dans la littérature avec la mode des poètes-ouvriers. En effet, certains écrivains comme Lamartine et Goerges Sand, suivis ensuite par d'autres encouragent les travailleurs manuels à écrire. En réalité, ce sont surtout les couches supérieures des travailleurs qui seront concernés par cette mode, et plus particulièrement les artisans. Ils seront donc mis en avant pour versifier, et poussés en cela notamment par les célèbres écrivains précités. Mais, cette volonté de promotion du peuple sera loin d'aboutir aux résultats escomptés. D'autant plus qu'en Occitanie, la population ne maîtrise pas le français, et finalement, ce sera lorsqu'ils s'exprimeront en occitan que les poètes-ouvriers de chez nous parviendront à faire une œuvre sinon de haute tenue, du moins estimable. Avec deux exceptions cependant : celle de Jaume Boe, dit Jasmin (*La Marseillaise*, 27 septembre 1998) et surtout de Victor Gelu (*La Marseillaise*, 13 janvier 1991), l'un des plus grands chansonniers qu'ait jamais produit l'humanité.

Mais, le plus authentique des poètes-ouvriers occitans est certainement le potier Joan-Antòni Peyrottes. Né à Clermont-l'Hérault (Hérault), le 18 mars 1813, il passera toute sa vie dans cette ville où il mourra le 3 juillet 1858, à seulement 45 ans. De souche très modeste, il est nourri de même d'ailleurs que beaucoup de ses collègues, de Béranger. Mais aussi de Lamennais, le catholique intransigeant qui, contradictoirement se déclarera partisan des grandes libertés et rejoindra sur la fin de sa vie les républicains et les socialistes. De même que Lamennais, Peyrottes chantera son amour et son respect pour le peuple dont il est issu. Il chantera les souffrances du Christ qui écrit-il : « prêcha le premier dans le monde des principes d'amour, de paix et de liberté ! »

C'est cela que l'on trouve dans son premier recueil publié en 1840, « Poësius patoesas del terralhier J.-A. Peyrottes » (« Poésies patoises du potier J.-A ; Peyrottes »). Il a rassemblé dans ce recueil diverses pièces poétiques tant d'inspiration chrétienne que révolutionnaire. Et aussi une satire politique, « Los orjolets » (« Les petites cruches »), qui vaudront à son auteur quinze jours de prison à Montpellier, et cinquante francs d'amende ! Il profitera de ce séjour pour écrire le poème « 1840 ! » dans lequel il fait l'éloge du peuple et de la condition populaire, et où il demande l'abolition de la peine de mort !

L'engagement révolutionnaire de Peyrottes est indéniable, et nombreuses seront les pièces qui en traiteront, notamment après la Révolution de 1848. Ainsi « Reflexions d'un proletari » (« Réflexions d'un prolétaire ») ou « Los proletaris » (« Les prolétaires »).

Renaissantiste, il collaborera au journal de Désanat, *Lo Bolhabaissa* (*La Bouillabaisse*), au recueil collectif de Roumanille, « Lei Provençalas » (« Les Provençales »), aux *Romavatgis dei Trobaires* (*Congrès des Poètes*) d'Arles et d'Aix-en-Provence, en 1852 et 1853, donnant à ce dernier la pièce « La renaissença poetica del Miegjorn de la França » (« La renaissance poétique du Midi de la France »), qui sera d'ailleurs également publiée par la revue *L'Athénée de Provence*. Il publiera divers poèmes dans l'*Almanach Historique, Littéraire et Biographique de la Provence*, d'Alexandre Gueidon (*La Marseillaise*, 5 mars 1996), et dans le journal *Le Gay Saber* (*Le Gai Savoir*), de Joan-Baptista Gaut.

Mais, les bons sentiments et l'engagement social de Peyrottes ne pourront suppléer à l'art dont il est dépourvu. C'est qu'il ne parvient pas à s'évader des modèles larmoyants français qui sont ses modèles. Si l'emploi de l'occitan lui permet un certain réalisme, il ne lui permettra cependant pas de sortir des bons sentiments et de l'idéalisme chrétien. Ainsi, finalement, son sens révolutionnaire ne va pas au-delà de la résignation et de l'espoir que les riches soulageront un jour ceux qui pâtissent. Quant à la langue, elle est de qualité malgré les francismes d'usage. Joan-Antòni Peyrottes est surtout intéressant par la conjonction qu'il

donne entre un ouvriérisme résigné et l'expression de celui-ci en occitan. En ce sens, il est très supérieur à ses homologues français.

POLIDÒR PFLUGER, LE TROBAIRE DE CASSIS

Il y a des gens qui aspirent à la sagesse et, à la condition bien sûr, d'avoir un certain bien être, s'en contentent. Ils se disent que la vie est courte et que ce n'est pas la peine de se décarcasser pour gagner quelques sous de plus dont, finalement, les héritiers profiteront ! Avec de tels principes généralisés, la lutte des classes deviendrait évidemment inutile, ce qui ne signifie pas que ceux qui pratiquent cette philosophie en sont conscients et qu'ils ne se laissent pas influencer par l'idéologie dominante.

Polidòr Pfluger correspond assez bien à la description précédente. Il est né à Marseille le 31 août 1846. Il descendait d'une vieille famille alsacienne originaire de Mulhouse qui était venue s'établir dans la cité phocéenne à la fin du XVIII^{ème} siècle. Mais son grand-père et son père étaient de véritables Marseillais comme le sont ceux qui s'intègrent au pays. Il hérita de ce dernier d'une solide fortune, et s'il poursuivit ses activités de commerçant à Marseille, il mena aussi deux bastides, l'une comportant un beau domaine en polyculture, à Berre, l'autre, spécialisée dans la viticulture, à Cassis.

C'est ainsi qu'il a bénéficié de la double expérience du contact avec les ouvriers du port de Marseille, mais aussi des paysans du terroir. Mais, c'est surtout à Cassis qu'il a passé ses moments de loisir et qu'il a écrit une bonne partie de son œuvre occitane.

Car Polidòr Pfluger aimait taquiner la muse, et il l'a fait d'une façon assez personnelle, qui en tout cas, tranche avec celle de simples imitateurs des félibres, bien que félibre lui-même. En effet, et cela est tout à son honneur, si l'inspiration n'est pas toujours originale, il a su travailler ses vers. Et chez lui on ne sent pas la facilité.

La plus grande partie de son œuvre était d'ailleurs inédite, car il n'a pratiquement pas collaboré aux diverses revues occitanes. Sauf dans *Lo Galòl Provençau (Le Joyeux Provençal)*, publié à Marseille par Enric Colombon entre 1907 et 1913.

C'est en 1912 qu'il se décida à réunir les divers poèmes qu'il avait écrits et à éditer l'épais recueil qui a pour titre « Brusc de l'ama » (« Ruche de l'âme »).

Le contenu en est très varié et il apparaît clairement que politiquement, Polidòr Pfluger se situe dans l'aile droite l'échiquier politique. Ce qui ne signifie pas qu'il ne soit pas républicain. Mais pour lui, les socialistes sont peu fréquentables, ce qui n'a rien d'étonnant étant donné sa position sociale, et surtout il a horreur des radicaux. Le patriotisme français est vif chez lui, avec la pointe nationaliste exacerbée probablement par la défaite contre la Prusse et ses alliés en 1870-71. Il fustige Guilhem II et les Allemands à propos de la question du Maroc et du Congo.

La partie la plus intéressante de son œuvre est finalement constituée par les deux volets que sont les descriptions du terroir de Cassis et la lutte qu'il a menée contre le crime que constitua à cette époque la transformation de la calanque de Port-Miou en carrière par la société Solvay (ne pas oublier le nom de ces bandits !). Lorsque aujourd'hui on constate le saccage qui fut accompli avec l'assentiment des autorités et de politiciens qui furent certainement pour cela largement arrosés, on ne peut qu'être songeur. Désastre écologique, mais aussi touristique. Ce qui est à rapprocher du crime identique que veulent accomplir d'autres affairistes avec le TGV.

Polidòr Pfluger devait mourir à la fin de 1912, peu après la publication de « Brusc de l'ama ». Les textes sur Port-Miou sont encore d'une belle actualité et ils pourraient être utilisés contre les massacreurs du pays.

DOMENGE PIAZZA, INVENTEUR DE LA CARTE POSTALE, EXCURSIONNISTE ET FÉLIBRE

Parmi les personnages que je présente et qui ont pris la défense du pays, il n'y a pas que des créateurs en littérature ou dans d'autres arts. Certains l'ont fait par une action de tous les jours et des initiatives dont nous récoltons aujourd'hui les fruits. C'est le cas de Domenge Piazza. Je rappelle que le prénom français "Dominique" se traduit dans notre langue nationale par "Domenge" ou "Domèrgue".

Joan Domenge Eugèni Piazza est né à Marseille le 31 mai 1860 de parents venus de Sardaigne. Il est le second d'une famille de trois garçons. Après avoir fréquenté l'école communale chrétienne il devient à 16 ans comptable dans une maison de commerce en légumes secs. En 1898, il s'associe avec frère cadet, employé comme lui dans cette entreprise qu'ils reprennent à leur compte. Ils l'exploiteront jusqu'en 1923, année de sa fermeture. Marié en 1905 avec Alienòr Anaïs Martin, le couple aura un enfant. Outre cette activité professionnelle, Domenge Piazza assurera diverses charges : au Tribunal Civil pour enfants, juge au Tribunal de Commerce, président du *Syndicat du Commerce des Légumes Secs et Graines*, syndic de la société mutuelle *La Gaule...* Durant la guerre de 14-18, il est nommé président d'honneur de *l'Amicale des Originaires des Départements Envahis* et il effectuera diverses missions pour le ravitaillement civil et militaire dans de nombreux pays. Il meurt à Marseille le 10 décembre 1941.

Mais il n'a pas limité son action à des activités officielles ou para-officielles. Ainsi, en 1923, il se lance dans le mécénat, et séduit par l'acoustique qui règne dans le vallon qui descend vers le pont de la Fausse-Monnaie, à Endoume, il achète le terrain afin d'y installer un théâtre de plein-air : ce sera le théâtre Silvain.

Mais, ses trois plus grands titres de gloire tiennent dans la création de la carte postale photographique, la fondation des *Excursionnistes Marseillais* et sa défense de la langue et de la culture d'oc à travers le Félibrige, alors seule association organisée pour cela. Et d'abord, la carte postale photographique. Car si la carte postale avait vu le jour en Autriche en 1869 et avait ensuite été illustrée à l'aide de gravures, le transfert photographique sur une carte n'était pas encore utilisé. Or, l'un des amis de Domenge Piazza se trouvait en Amérique du Sud et avait la nostalgie de Marseille ; il lui demanda de lui envoyer des photos ce qui coûtait très cher. Domenge Piazza eut alors l'idée d'une carte postale réalisée en phototypie, technique nouvelle, qui serait expédiée à tarif réduit comme cela était la règle, comportant deux à trois vues de site. La première carte postale photographique sortit le 4 août 1891 et l'édition de la première série fut épuisée en quelques jours. Durant quelques mois, Domenge Piazza demeura le seul éditeur de ces cartes mais des grands éditeurs parisiens s'y mirent aussi, abaissant le prix des cartes. Domenge Piazza se contenta désormais de sortir de temps en temps des cartes postales qui sont devenues des raretés pour les collectionneurs. Les dernières datent, semble-t-il, de 1922.

Par ailleurs, Domenge Piazza était un amoureux de la nature, et surtout bien sûr, comme tout bon homme d'oc, de la nature provençale qu'il côtoyait chaque jour dans Marseille où les campagnes étaient encore nombreuses, la spéculation immobilière n'ayant pas encore détruit les espaces verts. La colline était là à quelques pas : il suffisait de prendre le tramway pour une banlieue, de faire quelques pas et l'on était en pleine nature. D'autres personnes partageaient bien sûr cette passion. Par ailleurs, Pau Ruat, également excursionniste et félibre, qui tenait une librairie à la rue Noailles, avait commencé en 1896 à publier une série de brochures, "Excursions en Provence". Il proposa des sorties organisées qui eurent du succès et auxquelles participait notamment Domenge Piazza. De là la création, le 14 avril

1897 de l'association des *Excursionnistes Marseillais*. Le premier président en fut Domenge Piazza, le secrétaire Pau Ruat, et le trésorier Carles Gabarre. Je n'insisterais pas sur les *Excursionnistes Marseillais* dont l'activité n'a pas cessé de se développer jusqu'à ce jour ! Je rappellerai simplement l'action que cette association a menée en faveur de la défense des sites naturels et en particulier des Calanques, action ancienne puisque le 13 mars 1910, se déroula une grande manifestation contre la destruction de Pòrt Melhor (Port-Miou) par la compagnie Solvay. Vive le capitalisme ! Mais il est vrai que les « ex-camarades » soviétiques n'ont pas fait mieux en assassinant la mer d'Aral ! Ce qui montre que la productivité à tout prix constitue un crime contre l'humanité.

Cependant, Domenge Piazza parlait couramment l'occitan, langue normale de Marseille à l'époque. Et comme l'action pour le pays comportait aussi la défense de sa langue, le 1^{er} décembre 1905, avec des membres des *Excursionnistes Marseillais*, dont Pau Ruat (1862-1938) que je présenterai dans un prochain article, il fonda l'association ...? *Prouvenço !...*, le but étant plus littéraire. Et c'est ainsi qu'en collaboration, les deux associations organisèrent des sorties culturelles occitanes dont l'une fut une visite à Frederic Mistral alors au sommet de sa gloire.

Je crois qu'il était bon de rappeler la mémoire d'un homme qui, bien qu'appartenant à la bourgeoisie, a su faire passer l'intérêt du pays avant son intérêt personnel. Une leçon pour certains politiques actuels, à moins qu'il ne faille les qualifier du titre de "politiciens" qui leur conviendrait mieux...

LOÏS PICHE, LE TROUBAIRE-COIFFEUR DES CHARTREUX

Le plus célèbre des troubaires-coiffeurs, en occitan « trobaire-perruquier », fut Jacques Boé, dit Jasmin, d'Agen, qui entre 1830 et 1860, obtint un succès que l'on peut difficilement imaginer aujourd'hui. Un autre « trobaire-perruquier », Loïs Piche, un Marseillais, atteignit une popularité locale. Si l'on ne peut comparer les deux personnages tant il existe entre eux un abîme pour ce qui est de leur talent respectif, ils se rapprochent par le fait qu'ils sont des poètes-ouvriers dans le sens où on l'entendait alors, c'est à dire appartenant à une petite bourgeoisie très proche de la classe ouvrière.

Loïs Piche est né à Marseille, le 28 août 1828, dans une famille de marins, originaire de La Ciotat. Le plus illustre de ceux-ci était le capitaine Loïs Marchand, son oncle qui fut aussi son parain. Après quelques années d'études dans un pensionnat de la rue d'Aubagne, Loïs Piche fut placé en apprentissage dans le salon de coiffure de monsieur Jaumont, un ami de la famille, qui était situé sur le cours Belzunce. C'est durant cet apprentissage qu'il rencontra notamment Francés Mazuy, le président de l'*Athénée Ouvrier*, Andrieu Loïs Granier, le troubaire-forgeron, que j'ai déjà présenté ici, Longomazino, Foucou, et surtout Victor Gelu.

A seize ans, il s'installe aux Chartreux pour y pratiquer la profession qu'il a apprise il l'exercera durant plus de cinquante années. Touché par le démon de la poésie, il commence par rimer en français et devient membre de l'*Athénée Ouvrier*, puis de l'*Athénée de Provence* qui le continue. C'est sous l'influence de Granier et de Victor Gelu que Loïs Piche passe à l'occitan. Et désormais, il rimera tant dans sa langue maternelle qu'en français. Il prend sa retraite en 1894, mais n'en jouira que peu de temps puisqu'il meurt dans son domicile du 193, avenue des Chartreux, le 26 mars 1900.

Comme toujours, et cela est normal dans la mesure où le français constituait à cette époque pour la totalité de la population occitane, une langue étrangère, c'est seule la part occitane de l'œuvre de Loïs Piche qui conserve une certaine valeur, ce qui ne signifie pas, bien entendu qu'elle soit de grande qualité ! Dans ces conditions, c'est seulement celle-ci que j'évoquerai.

Venu à l'écriture occitane après 1850, il la cultivera désormais, parallèlement à l'écriture française. C'est ainsi qu'il collabore au *Rabalhaire (Le Ramasseur)*, de Mariús Féraud, qui changera bientôt de titre pour devenir *Lo Caçaire (Le Chasseur)*. Lors de la création du *Tròn de l'Èr (Le Tonnerre)*, de Père Mazière et d'Antida Boyer, le futur député socialiste de Marseille, il envoie quelques textes. De même, il collabore à *La Velhada (La Veillée)*, et on trouve sa signature dans un grand nombre de revues françaises paraissant à Marseille et où l'occitan n'est pas absent. Curieusement, en apparence tout au moins, on ne trouve qu'un poème de Loïs Piche dans *La Sartan (La Poêle)*, de Pascau Cros. C'est que le journal, théoriquement apolitique, est très engagé à gauche ! Or, Loïs Piche se situe exactement à l'opposé politiquement.

Sa doctrine peut se résumer par (il l'écrit !) les bons ouvriers font les bons patrons ! Ajoutons que pour lui la Commune est une abomination, et qu'au moment de l'affaire Dreyfus, il considère que Zola est un ignoble personnage ! De plus, clérical enragé, il soutient tout ce qu'il y a de plus réactionnaire dans la société ! Il est partisan des aspects les plus rétrogrades de l'Église à une époque où celle-ci n'a pas encore opéré son virage vers un certain soutien aux exploités. Il se révèle un patron qui utilise la doctrine officielle de l'Église, collaboratrice des exploités !

Membre du Cercle Catholique des Huit Colonnes, aux Chartreux, il fait jouer par celui-ci une pastorale de sa composition qui obtient un beau succès. Par ailleurs, il a rédigé un lexique français-provençal et provençal-français, pompeusement qualifié de « dictionnaire »,

dans lequel il présente un certain nombre de mots et d'expressions. Bien qu'insuffisant, certaines définitions de ce travail sont à retenir. De même, nous possédons une partie de ses poésies, tant françaises qu'occitanes, inédites. Tout cela a été trouvé au... Marché aux Puces, par mon ami Père Echinard qui me l'a communiqué et que je veux remercier ici. Il est tout de même triste de retrouver ces écrits en un tel endroit. Que penser des héritiers qui ne les ont pas confiées à la Bibliothèque Municipale par exemple ?

Non que l'œuvre de Lois Piche atteigne des sommets, mais étant donné son abondance, on peut y trouver certains poèmes qui méritent notre attention. Et de toute façon, elle constitue une part de notre patrimoine, témoignant que la renaissance occitane du XIX^e siècle tient bel et bien, de par la diversité sociale de ceux qui y ont participé, un caractère national.

L'ÉRUDIT ARLÉSIEN AMADIEU PICHOT

De nombreux écrivains originaires d'Occitanie mais qui ont d'abord fait une brillante carrière de langue française, ont ensuite illustré leur langue maternelle soit pour une raison sentimentale soit sous l'influence produite par le succès de Frederic Mistral lors de la sortie de « Mirèlha » (« Mireille »), et soit souvent les deux se conjuguant.

Ainsi pour Amadiou Pichot, né à Arles le 5 novembre 1796 dans un milieu bourgeois. Il grandit dans sa ville natale et aussi à Saint Rémy de Provence dont sa mère était originaire ; il effectue des études sérieuses avant de se fixer à Paris où il embrasse la carrière de journaliste ; il voyage beaucoup et accomplit de nombreux séjours en Angleterre et en Écosse. Il deviendra d'ailleurs un angliciste de renom et on lui doit des traductions de nombreux auteurs anglais dont notamment Shakespeare, Dickens, Walter Scott, Byron. C'est lui qui a donné la première traduction française de la poésie de ce dernier. En 1825, il fonde *La Revue Britannique*, doyenne des revues françaises. C'est dans cette revue qu'en 1859, à la sortie de « Mirèlha », il publie un article très élogieux sur le poème. Il meurt à Paris le 12 février 1877.

Il est surtout un auteur de langue française, et il a publié de nombreux ouvrages dans lesquels il évoque l'Écosse, l'Angleterre, mais aussi Arles, avec en 1837 « Arles et Paris ou Monsieur de l'Étincelle », en 1848, « Le dernier roi d'Arles », et en 1860 « Les Arlésiennes, chroniques, légendes, contes et souvenirs », qui contient également une partie de sa production de langue occitane. C'est qu'Amadiou Pichot s'est lié avec les félibres dès la création de l'association, au mois de mai ou de juin 1854. Et d'ailleurs, sa collaboration à *l'Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*) est antérieure à la publication de « Mirèlha », puisqu'il adresse une pièce en vers à Mistral en septembre 1858, qui sera publiée dans l'almanach de 1859. Ainsi, il s'est montré l'un des premiers intellectuels vivant à Paris, qui s'est engagé pour aider le Félibrige naissant. Cela se comprend dans la mesure où le Félibrige était une association dont le but était certes le développement de l'occitan, mais qui, sous l'impulsion essentiellement de Mistral, visait haut et voulait prendre une place dans la culture officielle.

Toujours est-il que sa production occitane assez réduite, outre celle rassemblée dans « Les Arlésiennes », est dispersée avant tout dans *l'Armanac Provençau* auquel il collaborait régulièrement. Elle se compose de pièces de vers de valeur assez inégale, et de quelques contes généralement tirés de la tradition orale et qu'il a arrangés.

On ne peut certes pas dire qu'Amadiou Pichot ait marqué la littérature occitane, mais c'est par l'exemple qu'il a donné que son souvenir doit nous rester.

Après sa mort, Arles a élevé à sa mémoire la fontaine Amadiou Pichot, qui comporte en relief le Lion d'Arles, chargé de la sauvegarde de la cité.

LE SCULPTEUR ALÈXIS PIGALIO

Un certain nombre d'artistes plasticiens occitans ont écrit dans notre langue. C'est évidemment le cas de Valèri Bernard, à côté de bien d'autres. Mais, l'un des plus doués a certainement été Baptista Alèxis Pigalio.

Il est né à Marseille le 8 octobre 1860, mais son père étant décédé alors qu'il était encore tout petit, il est élevé par sa mère qui ne possède aucune fortune. Il fréquente l'école des Beaux-Arts de Marseille où il apprend la sculpture tout en gagnant sa vie. Par un rude hiver, il part à pied afin de rejoindre Paris ; là-bas il espère pouvoir se perfectionner. Il hante les grands chemins, sculptant d'ici et de là afin de subsister. Il arrive dans la capitale où une bourse offerte par la Ville de Marseille et une autre par le Département des Bouches-du-Rhône, lui permettent de suivre les cours de l'école des Beaux-Arts de Paris. Il achève sa formation sous la direction d'Alexandre Falguière qui fut l'un des maîtres de Bourdelle. Dès l'âge de 25 ans, il expose au Salon. En 1894, « Au nom du père » obtient au Salon une mention « honorable » alors qu'il n'est pas pistonné ! Cette œuvre fut achetée en 1896 par la Ville de Marseille. Son dernier chef-d'œuvre fut la chaire de l'église des Réformés. Miné par un cancer, il meurt le 12 octobre 1895, âgé seulement de 35 ans, au moment où s'ouvrait devant lui une brillante carrière tant d'artiste plasticien que d'écrivain.

En effet, Alèxis Pigalio qui s'est expatrié à Paris, supporte mal cet exil. Il rencontre là-bas les artistes occitans, notamment son ami Valèri Bernard, écrivain occitan comme lui. Ils parlent leur langue et chantent des chansons autour des peintures et des sculptures ébauchées. Dès qu'il le peut, il revient à Marseille et lors de la création du journal de Pascau Cros, *La Sartan (La Poêle)*, il y entame une collaboration qu'il poursuivra jusqu'à sa mort. Il y écrit sous son nom ou sous divers pseudonymes : « Lo pasta-mortier » (« Le gache-mortier »), « Mèste Alèxis » (« Maître Alexis »), « Jan lo Pipi » (« Jean le proxénète »).

Il s'exprime essentiellement en prose, ce à un moment où le vers règne encore en maître dans la littérature occitane. Mais cela ne l'empêche pas de faire quelques poèmes.

À côté de textes de critique artistique, de galéjades et de contes, il rédige une sorte de roman autobiographique, « Lei memòris d'un pasta-mortier » (« Les mémoires d'un gache-mortier ») dans lequel il retrace l'itinéraire de sa vie, depuis son enfance marseillaise, jusqu'à son départ pour Paris. Ceci dans un style vif, élégant, et dans une langue très populaire qui a toutefois une bonne tenue littéraire.

On peut dire que « Lei memòris d'un pasta-mortier » constitue une bonne image de ce qu'était la vie dans les milieux populaires marseillais dans la période qui a suivi le Second Empire. À ce titre, ce roman est aussi très intéressant.

On ne connaît que peu de poèmes de Pigalio. Toutefois, il a écrit une chanson, « Leis estrancis d'un fregit » (« Les inquiétudes de quelqu'un qui a envi de quelque chose »), sur l'air des « Stances de Frégier », qui a été créée au Casino de la Plage, l'un des grands music-halls marseillais de cette époque.

Par ailleurs, Pigalio se mêlait volontiers aux manifestations publiques des trobaires marseillais. C'est qu'il était un bon vivant qui considérait que la vie méritait d'être vécue en compagnie de bons collègues, et qu'outre l'illustration de la culture occitane par le ciseau et par l'écriture, il convenait de perpétuer le souvenir de ceux qui avaient contribué à son rayonnement.

C'est ainsi qu'en octobre 1891, lors de l'inauguration de la plaque commémorative placée à la rue Juge-du-Palais, sur la maison natale de Père Bellot dont j'ai déjà parlé ici, il tint à réciter un poème. Et que la même année, au mois d'août, au moment où l'on inaugure le haut-relief de Victor Gelu, qui devait être volé et fondu par les nazis, amis du futur Front

National, il grave un médaillon représentant le poète : ce médaillon est celui qui est généralement utilisé actuellement encore, chaque fois que l'on veut représenter Victor Gelu.

Alèxis Pigalio est l'un des grands noms de notre culture occitane, malgré que sa disparition précoce nous ait privé de son talent. Puisse cet article le tirer de l'oubli dans lequel le tient le pouvoir de la « République » ou prétendue telle, et de ceux influencés par lui !

À FORCALQUIER : LE PHARMACIEN EUGÈNI PLAUCHUD, LOÏS MAUREL, ET LE NOTAIRE CARLES DESCOSSE

Nous avons vu que souvent, les hommes qui ont illustré la littérature occitane, étaient sortis de la petite et moyenne bourgeoisie. Cela est surtout vrai dans les petites cités et les zones rurales, car en ville par contre, et notamment à Marseille, on trouve pas mal d'auteurs issus de la classe ouvrière. Mais il reste que ce phénomène demeure minoritaire. D'ailleurs, aujourd'hui encore, n'en est-il pas de même, qu'il s'agisse de culture occitane ou de culture française ?

Ainsi, Eugèni Plauchud qui fut le propagateur du *Félibrige* qui tentait d'essaimer dans les Alpes, était-il pharmacien à Forcalquier (Alpes-de-Haute-Provence, alors Basses-Alpes). Il est né dans cette localité, petite par le nombre de ses habitants, mais importante économiquement et administrativement, le 8 avril 1831. Il y est mort le 24 février 1909.

Il ne commence à publier des œuvres en occitan qu'assez tardivement, dans les années 1880, et c'est à ce moment qu'il se révèle aussi un ardent propagateur des lettres occitanes dans les Alpes. En effet, s'il est félibre, il refuse néanmoins, sauf en quelques rares circonstances, d'utiliser la langue artificielle que préconise le *Félibrige*. Il s'en tiendra toute sa vie à l'occitan alpin, ce qui permettra d'ailleurs de réunir une bonne documentation sur ce parler et de l'utiliser dans notre langue contemporaine.

En 1877, il est l'un des membres fondateurs de l'association des félibres des Alpes, dite *Escòla deis Aups* (*École des Alpes*), et en 1886, il est aussi l'un des fondateurs de l'*Athénée de Forcalquier*, association savante qui à côté du français fera une large place à l'occitan.

Il collabore tant en français qu'en occitan à différents journaux alpins, et en particulier au *Journal de Forcalquier* et à *L'Étoile des Alpes*, sans oublier bien sûr l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*). C'est en 1883 qu'il fait paraître son premier texte en occitan alpin en tiré à part. Les publications se succéderont ensuite.

Il s'agit le plus souvent de poésies de circonstance, de chansons, de légendes, de contes. Ainsi, en 1898 sort l'important volume des « Contes gavòts » (« Contes gavots ») dans lequel à côté d'une inspiration originale, il emploie avec maîtrise l'occitan alpin. Cinq années auparavant, il avait donné un poème historique, « Lo diamant de Sant-Maime » (« Le diamant de Saint-Maine »), sorte de chronique de la Provence sous les comtes de Barcelone, au XIII^{ème} siècle. Poète lyrique et conteur malicieux, il a aussi publié divers recueils très intéressants au point de vue linguistique et du folklore, ce mot étant pris évidemment dans son sens noble.

À ses côtés, parmi les lettrés qui ont illustré l'occitan alpin à Forcalquier, et qui sont plus ou moins liés au *Félibrige*, je dois également citer Loïs Maurel et Carles Descosse.

Loïs Maurel, né à Forcalquier en 1837, y est décédé le 20 janvier 1910, alors qu'il cumulait les charges de « cabiscòu » (terme synonyme de « président ») de l'*Escòla deis Aups* et de président de l'*Athénée de Forcalquier*, ce qui montre les liens étroits qui unissaient les deux associations. En 1889, il est coopté majoral du *Félibrige*. Il a été essentiellement un poète lyrique et a laissé surtout des poèmes de circonstance.

Quant à Carles Descosse, il est né à Forcalquier en 1818, et est mort le 14 octobre 1904. Notaire de son état, il a collaboré au *Journal de Forcalquier*, dans lequel il a publié la plupart de ses nombreux poèmes occitans. Il a également été « cabiscòu » de l'*Escòla deis Aups*. Il a par ailleurs collaboré aux journaux occitans *Lo Provençau* (*Le Provençal*) et *Lo Brusç* (*La Ruche*).

Ainsi, tous ces hommes sont, comme je le signalais au début de l'article, des notables qui s'intéressent à la langue du peuple dont ils sont finalement très proches en raison des rapports qu'ils entretiennent avec lui. Mais ils manient correctement le français, et cela

explique le désir de ce peuple de passer à cette langue afin de se hisser à leur niveau. On peut donc se demander si, malgré leur illustration de l'occitan, certes sincère, ils n'ont pas contribué à la perte de dignité de la langue. La piste est ouverte.

JOSÈP POLLIO, JOURNALISTE ET CONSUL

Parmi les écrivains indigènes, nombreux sont ceux qui pour les besoins de la vie quotidienne ont écrit en français, obligés qu'ils étaient d'utiliser la langue du pouvoir, mais qui ont toutefois laissé une œuvre valable en langue occitane. Cette dernière constituait pour eux, soit la langue du plaisir, soit celle de la reconnaissance de leur identité, de leur personnalité, de leur originalité ! Souvent tout cela allait ensemble.

C'est le cas de Josèp Pollio. Celui-ci est le 21 octobre 1851, à Calvi, en Corse. Mais il vient très jeune à Marseille. Étudiant, il collabore à la plupart des journaux républicains avancés de Marseille, surtout ceux qui se réclament des radicaux alors alliés des socialistes. Gambetta en fait le secrétaire de rédaction de son journal *La République Française*. Il entre ensuite dans l'administration consulaire, et en 1882, il est nommé consul de France à Fiume, qui était à cette époque ville de l'Autriche-Hongrie. En 1901, il est consul de France à Galatz, cité de l'Empire Ottoman. Il meurt à Bois-Colombes, dans la région parisienne, le 8 mai 1930.

Il était le père de Camila Pollio qui se maria le 30 décembre 1899, avec l'écrivain occitan August Marin, que j'ai présenté dans ces mêmes colonnes et qui devait mourir en août 1904. Sa veuve, remariée en seconde noces avec Monsieur de Seyne, devait lui survivre longtemps puisqu'elle disparut seulement dans les années 1960-70.

Outre ses nombreuses collaborations politiques dans les journaux, Josèp Pollio a donné des textes littéraires et des chansons et poèmes tant en français qu'en occitan. Il a publié « Histoire du bataillon marseillais du 4 août », qui demeure un ouvrage de référence sur l'épopée révolutionnaire.

Il est malheureusement difficile de retrouver les chansons qui ont paru dans les journaux, la plupart de ceux-ci étant inaccessibles. Pourtant, l'une de ses chansons, qui a eu un grand succès, a fait l'objet d'un tirage à part. Il s'agit de « Jan lo pipi » (« Jean le proxénète »), publiée en 1885. Elle est dédiée au « Au grand poète marseillais Victor Gelu » (« Au grand poète marseillais Victor Gelu »). Ce dernier étant décédé la même année, le 2 avril, on peut penser que c'est peu après, pour une sorte d'hommage, que Josèp Pollio publia sa chanson.

En argot occitan marseillais, « un pipi » (accent tonique sur la première syllabe), désigne un souteneur, un proxénète. Et effectivement, « Joan lo pipi » explique que son « capitau » est une prostituée et qu'il aime les filles. Il passe sa vie au Palais de Cristal, sur la Canebière, théâtre chantant qui devait devenir la salle de cinéma Pathé-Palace. Et comme il est né dans le quartier de la Turrette, au-dessus du Port Vieux, c'est là qu'il aime se promener. Il nous dit que ce qu'il craint le plus est le travail ! Seulement, tout cela risque de changer suite « au grand còp d'escobeta » (« au grand coup de brosse ») que donneront les honnêtes gens ; il ira alors à Nouméa, où se trouve le baigne, comme le suggère le dessin qui figure en première page.

La langue utilisée est dans la manière de Victor Gelu, avec un vocabulaire et une morale identique. Certes, dans cette chanson qui nous reste de lui, Josèp Pollio n'a pas le souffle du grand Gelu, mais il ne dépare pas.

En tout cas, Josèp Pollio mérite bien que l'on se souvienne de lui et il serait souhaitable d'effectuer une recherche pour retrouver certains de ses écrits, même si cela est difficile.

LE POÈTE-MAÇON CARLES PONCY ET SON FRÈRE ALEXANDRE

Dans les années 1830 se développe la mode littéraire des poètes-ouvriers. C'est le moment où les écrivains français officiels considèrent, sous la pression des idées romantiques, qu'à côté des écrivains issus de la bourgeoisie et de la noblesse, les ouvriers, et plus largement les travailleurs manuels, peuvent faire de la création littéraire. Cela n'est certes pas nouveau en Occitanie, mais la différence réside en ce que cela devient alors une sorte de doctrine. Les poètes-ouvriers seront très nombreux en France entre 1830 et 1850, encouragés par les plus grands noms de la littérature, mais leur production sera dans l'ensemble médiocre. Seuls surnageront chez nous ceux qui justement n'auront pas écrit en français, langue de culture qui leur est étrangère, mais en occitan, et ailleurs, dans d'autres langues de France.

J'ai déjà évoqué la figure de certains dans ces colonnes, et aujourd'hui je présenterai Carles Poncy. Il est né à Toulon le 4 avril 1821 ; il y mourra le 30 janvier 1891. Manœuvre maçon dès l'âge de 9 ans, il reçoit quelques notions élémentaires d'instruction aux approches de sa première communion. Il commence à faire des vers français dans le mode lamartinien et en 1840, la presse toulonnaise puis nationale le salue pour ses poésies. Il est alors présenté par un trobair libéral toulonnais qui est l'une des figures marquantes du milieu littéraire de la cité, Alexandre Gourrier, à la société académique. Et les notables se cotiseront pour lui payer un voyage à Paris où il rencontre entre autres, Georges Sand dont il devient le secrétaire. Il se lie également avec Arago et avec le célèbre chansonnier Béranger.

De retour à Toulon, sa notoriété lui permet d'obtenir des aides et il s'installe comme maître maçon. En 1848, il devient secrétaire de la Chambre de Commerce de Toulon. Il publie ses poésies françaises dans des ouvrages tels « Le Chantier » et « Chanson de chaque métier ». Il faut dire que la facilité en est déplorable et l'on peut encore se demander comment de telles banalités ont pu être considérées comme des œuvres valables voire des chefs-d'œuvre !

Il commence à écrire en occitan sous l'influence du *Félibrige*, créé en 1854, mais qui ne connaît un développement qu'à partir de 1859, lorsque Mistral publie « Mirèlha » (« Mireille »). C'est après 1860 qu'il publie ses premières poésies provençales notamment dans l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*. À partir de cette époque il aura une production occitane assez abondante, mais en dehors de quelques tirés à part, la plupart des poèmes paraîtront dans la publication précédente ainsi que dans quelques revues d'inspiration félibréenne, comme par exemple *Lo Brusca (La Ruche)*. En 1881, il reçoit le titre de majoral du *Félibrige*, très certainement parce que Mistral désire que l'association compte dans ses rangs un ouvrier, ou considéré comme tel.

Car en réalité, Carles Poncy, devenu maître maçon puis secrétaire de la Chambre de Commerce, n'a plus rien d'un ouvrier. Il est devenu un bon bourgeois et d'ailleurs il se situe politiquement dans le juste milieu. Son intégration à la bourgeoisie se situe, au moins sur le plan idéologique, lors de sa réception par l'Académie toulonnaise, dès 1840.

Cependant, bien qu'on ne puisse le compter parmi les trobaires et les poètes engagés de l'époque, dans l'écriture il se situe loin du *Félibrige*. En effet, lorsqu'il s'exprime en occitan, il abandonne les clichés larmoyants de ses rimes en français pour évoquer la vie du petit peuple toulonnais. Ainsi, dans une déclamation comme « L'alhet » (« L'aioli »), il nous décrit les plaisirs simples apportés par ce plat, ce qui ne l'empêche pas, mais ce n'est pas l'essentiel, d'y glisser un brin de morale bourgeoise. De plus, la langue de Carles Poncy est excellente, ce qui donne du plaisir à lire ses descriptions.

À noter que Carles Poncy avait un frère Alexandre, collaborateur du journal de Josèp Desanat *Lo Bolhabaissa (La Bouillbaisse)*, qui en 1845 publiera un recueil « Poesias provençales » (« Poésies provençales »). Curieusement, Alexandre, qui est socialisant, à la différence de son frère qu'il admire, a choisi d'écrire en occitan et non en français. Il reste que

ses textes occitans ne valent pas grand chose et que la langue employée est très francisée. Il cessera rapidement d'écrire, et son socialisme n'apparaît pas dans sa production. Lui aussi sera rapidement intégré à la pensée dominante. Et pourtant, il aura été membre de l'*Union Ouvrière*, fondée après le passage à Toulon de Flora Tristan, association qui a été accusée par le procureur du roi d'avoir déclenché la première grève de l'Arsenal qui s'est déroulée du 2 au 9 mars 1845.

FÈLIX PORTAL, LE FONCTIONNAIRE LIBERTAIRE

Souvent, étant donné le poids de la culture dominante, c'est par hasard que des hommes qui sont enracinés dans leur pays, ce qui bien entendu pose problème au capitalisme, donc à la « libre circulation des travailleurs » (traduisez obligation de déportation), retrouvent leur culture originale.

C'est le cas d' Aimat Fèlix Josèp Portal, qui signait plus simplement Fèlix Portal. En effet, c'est en 1897, à la suite d'une invitation de l'avocat et écrivain Loïs Roux, qui était un félibre, que Fèlix Portal, se rendit à une réunion de l'*Escolo de la Mar (École de la Mer)*, où il rencontra le jeune Antòni Conio qui n'avait que 19 ans, et avait été également invité par Loïs Roux. On leur demanda de réciter quelques-unes de leurs productions. Antòni Conio déclama une ballade. Quant à Fèlix Portal qui jusque-là n'avait écrit qu'en français, il préféra garder le silence ! Mais, il se promit de satisfaire l'auditoire une autre fois. Il rédigea donc une ballade en occitan, à l'imitation de celle de Conio, et il la récita lors de la réunion suivante. C'est ainsi qu'il passa de la culture dominante française, langue qu'il n'abandonnera d'ailleurs pas, pour passer à la culture occitane dominée.

Toujours est-il que Fèlix Portal est né à Marseille, à la rue Saint Charles, le 19 septembre 1870. Il fit de bonnes études, sa famille étant relativement aisée, et il entra comme rédacteur à la Préfecture des Bouches du Rhône. Il possédait de grosses capacités de travail et d'organisation, mais il avait un caractère entier qui lui faisait mépriser les politiciens et leurs intrigues. Aussi, son avancement dans l'administration fut plutôt lent. Néanmoins, il obtint finalement le grade de chef de bureau, et c'est dans ce poste qu'en 1914, il quitte l'administration. En septembre de la même année, sa mère meurt. Demeuré célibataire, il est complètement désemparé, et c'est à partir de ce moment que commence une lente descente. Il se laisse mettre le grappin dessus par une femme peu recommandable qui lui dilapide tous ses biens. Dégoûté de la vie, il se suicide le 12 janvier 1919.

A partir de sa première ballade, Fèlix Portal entame une carrière dans l'écriture occitane, et aussi dans l'histoire de la Provence et plus particulièrement de Marseille.

L'écriture occitane, outre des textes en prose consacrés à l'histoire, comporte essentiellement des chansons satiriques dans lesquelles il développe les idées libertaires qui sont les siennes. Encore qu'il s'agisse d'un libetarisme tempéré. Ainsi, dans la chanson « Fai una lèi » (« Fais une loi »), il se fait le chantre du suffrage universel dont le peuple doit se servir pour élire des députés qui sont au service des pauvres. Evidemment, et il le dit, pour cela le peuple doit se montrer intelligent et mettre en place des hommes honnêtes.

On notera à propos de cette chanson, qu'elle a été reprise par le chanteur Jaume Lombard qui l'a dans son répertoire, ainsi qu'une chanson anticléricale qui est bien de son époque, « La cançon dei capelans » (« La chanson des curés »). Autre texte très engagé et intéressant, « Ai richàs » (« Aux gros riches »), dont l'actualité n'a pas changé depuis sa publication, en 1904.

Les écrits historiques de Fèlix Portal traitent essentiellement de deux événements marseillais majeurs. Il s'agit des ouvrages « Le Bataillon Marseillais du 21 janvier 1792 », et « La république Marseillaise au XIII^e siècle ». Dans le premier notamment, Portal se montre très favorable aux Girondins. C'est qu'il prend à la lettre leur fédéralisme, lui-même étant fédéraliste. Or, l'on sait aujourd'hui que celui-ci n'était que de façade. Au fond, il y a eu détournement de la signification du mot un peu comme aujourd'hui, la droite se dit jacobine, mais en prenant le seul aspect conjoncturel du centralisme, et non le sens social ! Et l'on sait qu'un vrai jacobin est forcément fédéraliste et autogestionnaire ! Mais allez dire cela à des Pasqua ou des Debré soi-disant « jacobins » ou à un pauvre individu comme Chevènement !

Fèlix Portal, s'il a fréquenté les milieux félibréens se situe toutefois sur la marge de

ceux-ci. En effet, il collaborera surtout à des revues où écrivaient à la fois des félibres contestaires et des troubaires, en l'occurrence *l'Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)* , *L'Idèa Provençala (L'Idée Provençale)* ou *La Velhada (La Veillée)*.

La langue qu'il emploie est riche, et l'on sent qu'il l'a travaillée, qu'il ne cherche pas la facilité. L'influence du maître Gelu et d'Antòni Conio, l'ami et le modèle, n'y est certainement pas étrangère. L'on ne peut que regretter que les circonstances de la vie aient mis prématurément un terme à la carrière de Fèlix Portal.

ENRIC POUPON, ARTISTE ET ÉDITEUR DE MUSIQUE

Le music-hall marseillais qui a connu sa période de gloire entre le Second Empire et les années 1950, n'a pas négligé l'occitan, langue historique et donc légitime du pays. Nombreux ont été les artistes qui, à côté du français, et parfois majoritairement, se sont exprimés en occitan.

Parmi ceux-ci, j'ai déjà parlé dans ces colonnes d'August Blondel, Marc Darbon, Joan-Baptista Dray, Dàvid Gaitte, Miquèu Capoduro et de quelques autres. Je poursuis cette présentation avec Enric Poupon.

Celui-ci est né à Marseille le 14 juillet 1884. Il a fait ses débuts sur les planches peu avant 1910, et il a chanté en duo avec son épouse, Blanca Allard. Cette dernière, qui était également musicienne, est née à Marseille en 1890, et elle est décédée en 1981, à La Seyne (Var). Elle a composé la musique de nombreuses chansons à succès ainsi que pour des ballets de l'Opéra de Marseille et des musiques d'opérettes. Quant à Enric Poupon, sur lequel je reviens, il s'est retiré assez vite de son activité de chanteur pour devenir éditeur de chansons. Son entreprise, « Poupon et Cie – Marseille-Chansons », avait son siège à Marseille, au numéro 2 de la rue du Théâtre Français.

Mais, il a été aussi l'auteur de monologues, de dialogues humoristiques tant de style montmartrois que marseillais, et de chansons. Ainsi, il a écrit les paroles de la chanson de Christiné, « Je sais que vous êtes jolie », et de « En fumant la cigarette », qui a été tirée à 700 000 exemplaires !

Par ailleurs, de même d'ailleurs que sa femme qui a tenu dans le film « Angèle », le rôle de maquerelle, il a fait une carrière cinématographique. Il a joué dans divers films de Marcèu Pagnol et notamment « Angèle », « Geoffroi » (1934), « Manon des sources » (1953), où il tenait le rôle du papet.

Il devait mourir à Toulon, où il s'était retiré, le 16 février 1953.

Ses chansons dites « marseillaises », étaient rédigées en francitan, et elle mêlaient le français à un vocabulaire et à des expressions provençales. Quant à ses textes de type montmartrois, ils sont écrit soit dans un français très classique, soit dans un langage populiste parisien tel qu'il était exprimé par exemple par Maurice Chevalier. En réalité, il s'agissait d'une langue très artificielle, censément « populaire », celle dont sont évidemment friands les fascistes et les bourgeois qui veulent s'encanailler. Le populisme, il faut le dire, était alors très à la mode.

Mais, il a aussi écrit quelques textes occitans dont l'un au moins a été gravé sur un disque de l'époque, en l'occurrence un 78 tours. Il s'agit de « A l'aiga sau lei limaçons » (« À l'eau salée les limaçons »). Cette chanson a été créée et interprétée par Darbon vers 1920. Le disque a été gravé par Pathé, qui disposait alors d'un atelier d'enregistrement dans le quartier du Prado semble-t-il.

La différence entre les chansons de type montmartrois écrites par Enric Poupon, et « A l'aiga sau lei limaçons », est frappante. En effet, alors que les premières ne parlent que d'un amour idéalisé ou sont des sortes de galéjades banales qui n'ont aucun rapport avec la réalité, là le contenu est réaliste, pratiquement social, tout en conservant à la chanson son côté comique.

C'est un véritable tableau de la condition populaire marseillaise : la vendeuse de limaçons qui présente sa famille de travailleurs, mais aussi vend ses limaçons à une bourgeoise avec alors passage obligé au français ! Une leçon de socio-linguistique sans d'ailleurs qu'Enric Poupon en ait conscience ! Et c'est justement l'un des intérêts de la chanson en cause. Quant à la langue, bien entendu elle ne se veut pas littéraire, mais elle est

un bon reflet de celle qui était couramment en usage à Marseille et en Occitanie dans la première moitié de ce siècle.

D'autres textes en occitan ont été écrits par Enric Poupon, ce qui montre qu'il maîtrisait bien sa langue. Mais n'ont pas eu l'honneur d'être enregistrés. Il reste que « A l'aiga sau lei limaçons » nous montre comment un auteur qui en français, malgré ses succès, demeure assez superficiel, peut parvenir à un bon niveau lorsqu'il demeure dans sa culture.

DEUX FIGURES POPULAIRES : PUGET ET MARIÚS RAMBAUD

Aujourd'hui, ce sont deux artistes, ou plutôt deux figures populaires qui ont connu leur moment de célébrité mais sont bien oubliés, que je vais vous présenter.

Et d'abord celui sur lequel je n'ai pu recueillir que très peu de renseignements, Puget, homonyme du célèbre sculpteur, mais dont je ne connais même pas le prénom ! Il est né à Marseille en 1823. Enfant d'un marin, il ne suivit pas la voie de son père et il se fit comédien. C'est lui qui caricaturait de Laboulie, le vice-président du tribunal, dans le célèbre « Chichois en police correctionnelle », de Gustau Bénédit. J'ai présenté ce dernier auteur dans ces mêmes colonnes et je rappelle que c'est lui qui a créé le personnage devenu légendaire de Chichois, le nèvi marseillais. Par ailleurs, Puget était également un excellent chanteur occitan. Son interprétation du vice-président de Laboulie lui valut un long succès auprès du public marseillais. Je n'ai pas de précisions sur la date de sa disparition.

Mariús Rambaud lui, avait pour pseudonyme « Caçaire » (« Chasseur »). Celui-ci lui avait été donné en raison de ses prouesses cynégétiques imaginaires car il n'avait jamais tiré même sur un cul-blanc ! On peut d'ailleurs se demander si le type de Tartarin imaginé par Anfòs Daudet et dont on sait toute la connotation politique, ne s'était pas inspiré de l'exemple de Mariús Rambaud. Ce serait à vérifier.

Mariús Rambaud était connu à la Joliette dans les années 1855. Il fut ruiné au moment de la guerre de Crimée, en 1853, sur un coup de bourse, et il perdit l'immeuble qu'il possédait derrière la place de l'Observance, dans le quartier de l'Évêché. Il alla alors vivre dans une mesure qu'il avait construite lui-même dans la rue Malaval. Il y mourut en 1856 ou 1857. C'est là qu'il commença à chanter en occitan et il composa un certain nombre de chansons qui sont perdues. Il y en avait une qui débutait ainsi :

« Siáu Caçaire lo nega muous
« E de Marselha jusqu'en Arle
« Parlan de ieu, ren mi fa peur. »

(Je suis Chasseur l'ignare / Et de Marseille jusqu'à Arles / On parle de moi, rien ne me fait peur.)

On notera que « nega muous » signifie littéralement « celui qui noie les mulets ». Cette chanson fait évidemment allusion à ses exploits imaginaires de chasseur.

Il se vêtissait de blanc et allait sous les fenêtres des maisons des mourants. C'est ainsi qu'on lui tira dessus, sans le blesser heureusement ! Au moment de l'épidémie de choléra de 1854, il fut chargé de suivre le creusement des tombes au cimetière Saint-Charles, aujourd'hui disparu, et qui se situait entre la gare Saint-Charles et l'Université de Provence. Cela lui permit de gagner quelque argent et de subsister.

Avant de mourir, il avait écrit sur une feuille de papier que l'on trouva près de son corps : « N'ai tant enterrats a l'uelh que mi faràn pas pagar, pensi ». (« J'en ai tellement enterrés à l'œil que je pense qu'on me fera pas payer »). Et en marge, étant donné que c'est un fieffé mécréant, il avait ajouté : « Pas de capelan, surtot. » (« Surtout, pas de curé »).

Il est dommage que les chansons de Mariús Rambaud soient perdues car compte tenu de la personnalité de son auteur, elles devaient certainement contenir des renseignements intéressants sur la vie de personnages de cette époque.